

M : masque

Au début du printemps vient la saison des masques. Le temps est morne et doux, le ciel gris, on est triste et mou, l'année scolaire semble ne jamais devoir finir, la vie non plus. On ne voit pas ce qui pousserait les choses à se remettre un jour en branle, les arbres à sortir de leur rigidité dépouillée, l'atmosphère à basculer franchement du côté de la tiédeur et à entraîner avec elle le cours du temps, qui repartirait en grinçant vers Pâques et le troisième trimestre. On se demande si un jour les trimestres arrêteront de suivre les trimestres, si soi-même on cessera de piétiner entre deux trimestres, les yeux fixés sur des vacances qui finiront, des Noëls, des anniversaires, perpétuellement coincé, cartable au dos, dans cette enfance dont soudain on voudrait qu'elle passe, mais comment l'imaginer passer quand on ignore ce qu'il y a exactement au-delà d'elle, ce qui se

déploie, paraît-il, après le monde immobile et gris où on marche en rond d'un trimestre à l'autre. C'est dans ce contexte général que fleurissent les masques.

On les oublie entre deux années, soudain ils sont là et alors on se rappelle qu'ils devaient revenir, comme toujours à pareille époque, surgis dans toutes les vitrines, où ils reposent entre les articles les plus variés, vêtements, montres, pièces de boucherie, entourés de serpentins à moitié déroulés et de poignées de confettis artistement répandues en éventail parmi les saucissons. Sans parler des magasins de jouets, dont en une nuit ils ont envahi intégralement les devantures, princesses, pirates, chefs indiens, têtes d'animaux, groins et mufles divers, formant un parterre bariolé.

À leur vue, on éprouve un curieux tressaillement. Avant de savoir pourquoi, on se sent parcouru d'une vague d'excitation à laquelle répond dans la famille, de manière tout aussi réflexe, une poussée de réprobation. Les parents réprouvent tout ce qui accompagne le carnaval, avec ses traditions boches et vulgaires, défilés, chars, grosses têtes, liesse et tout ce qui s'ensuit. De plus, ils ont, sans qu'on sache bien pour quelle raison, une antipathie immédiate pour l'idée de nous voir masqué. Nous imaginer échappant à leur attention caché sous un masque les irrite, on n'est pas sur terre pour faire mine d'être ci ou ça, mais pour être soi-même, un point c'est tout, le fils de son père et de sa mère, toujours clair sous le feu de leur œil attentif.

Les masques gagnent à ce jeu croisé de désir et de désapprobation un surcroît d'impossibilité et de charme. On les voudrait tous. La vue des masques déclenche le désir instantané d'avoir tous les masques. Donald, diable, Blanche-Neige, nain, tigre, souris, on veut tout être, ne pas choisir, avoir tous ces visages ces mufles pour en changer très vite et indéfiniment, être tout ça, plus seulement soi, se perdre de vue dans le tourbillon des espèces des règnes des sexes et des activités professionnelles — cow-boy, homme invisible, loup, chaperon, canard.

Mais il faut quand même bien choisir. On veut un masque, bon, les parents se résignent pour finir à nous en acheter un, on les scie tellement, mais pas deux, et pourquoi opter pour ce masque plutôt que pour celui-là. Il en va des masques comme de tout ce qu'on nous offre, en fait, à peine la chose acquise, l'idée d'être ceci ou cela, conducteur de train, docteur, petit chimiste, devient absurde, pourquoi ça et pas autre chose. Une fois acheté et possédé, le masque aussi perd le prestige et le mystère que lui prêtait la proximité dans la vitrine de tous les masques, le fait de n'être qu'un signe coloré parmi d'autres dans l'alphabet exubérant que semblait étaler en vitrine l'ensemble de ces visages grimaçants, rugissants, hilares. Une fois transporté à domicile, le masque redevient un morceau de carton plastifié muet.

On le met, on s'observe, avec malgré tout un temps de surprise, dans le miroir qui surmonte la commode maternelle, on reste un moment à se considérer tel qu'on est quand on a, à la place de sa figure de tous les jours, un rictus cartonné plastifié inhabituel. Mais après, que faire. Pourquoi aurait-on envie de jouer au pirate ou au chef indien sous prétexte qu'on détient un morceau de carton censé représenter la tronche de l'un ou de l'autre. On s'essaie mollement à y jouer un peu, malgré tout, revenant souvent se camper devant le miroir, un sabre en plastique ou un tomahawk en caoutchouc au poing, pour voir si le port d'une tronche ad hoc accroît l'illusion d'être ce qu'on est supposé incarner, mais ce n'est pas le cas, et, de toute façon, dès qu'on quitte le miroir des yeux pour jouer à incarner effectivement cette identité, le peu d'illusion qui pouvait encore flotter dans l'air s'évanouit. Sans compter qu'on sue sang et eau, avec sur sa figure de tous les jours ce morceau de plastique ou de carton qui empêche de respirer.

Le loup en papier renforcé avec pellicule de faux velours noir offre en définitive plus de possibilités. Pour commencer, on sue moins sous un loup, car c'est plus petit. Ensuite, le loup ne renvoie qu'à lui-même, il est masque et un point c'est tout, masque essentiel, susceptible de recouvrir le visage de n'importe qui aurait des raisons de vouloir le dissimuler, et ça fait du monde. Zorro, d'abord, à condition d'avoir une épée et un chapeau, ce qui peut se trouver, on est en droit, masqué d'un loup, d'être Zorro, malgré la cape, qui malgré tout pose un problème, il y a toujours un problème quelque part, là c'est la cape,

rien n'est parfait. Mais le loup peut aussi recouvrir le visage de tous les malfaiteurs qu'on veut, que ceux-ci interviennent dans un cadre de type western (attaques de diligences ou de banques), cape et épée (enlèvements discrets au service du Roy), ou contemporain (tout ce qu'on veut, par exemple cambriolages). On joue à cambrioler l'appartement. Il faut d'abord faire mine de crocheter la serrure, on demande l'autorisation d'aller sur le palier feindre de crocheter celle de la porte d'entrée, cette autorisation est refusée, qu'est-ce que vont penser les voisins, et puis de quoi aurait-on l'air, en pantoufles sur le palier, avec un loup sur la figure et une lampe de poche à la main, en train de tripoter la serrure. On renonce au palier, on fait semblant de crocheter la serrure d'une porte interne à l'appartement, même pas fermée à clé, tant pis, ce n'est qu'un jeu, ça peut passer. Une fois dans la pièce, où, évidemment, on a préalablement éteint la lumière, on rôde un long moment, la lampe de de poche allumée à la main, en faisant semblant de chercher des bijoux. Le jeu c'est ça.

Le loup ne masque en réalité pas grand-chose. À la limite, il ne serait jamais qu'une très grosse paire de lunettes. Tout le monde voit tout de suite, pas exemple, qui est vraiment Zorro sous son loup, mais tout le monde fait semblant de ne pas le reconnaître, car le loup est là, comme le signe d'une interdiction d'identifier celui qui le porte, un pur symbole. La dissimulation sous le loup est très symbolique. Il représente la pure et simple idée de masque, son dessin noir sur fond de visage pâle est le signe qu'on peut décider de n'être personne en

particulier, si on le souhaite. Voilà pourquoi il est bon d'avoir toujours un loup dans son placard. De temps en temps on l'extrait de son armoire à jouets et on le regarde, sans même le mettre, mieux vaut même ne pas le mettre et se contenter de rester longtemps à le considérer, et à se pénétrer de ce que sa double boucle noire fermée par la ligne fine d'un élastique suggère. Cette couleur noire indique qu'il existe une espèce de nuit où on peut se perdre. Renoncer à soi et au cercle de ses trimestres, n'être plus que boucles et ligne noires sur fond pâle, c'est possible. Quelle pensée réconfortante, au commencement du printemps.

Pierre Ahnne